



HAMELIN
L'année des aigles et des femmes
Page F 4



ESSAI
Le Canadien nous rend-il dévots?
Page F 6

LIVRES



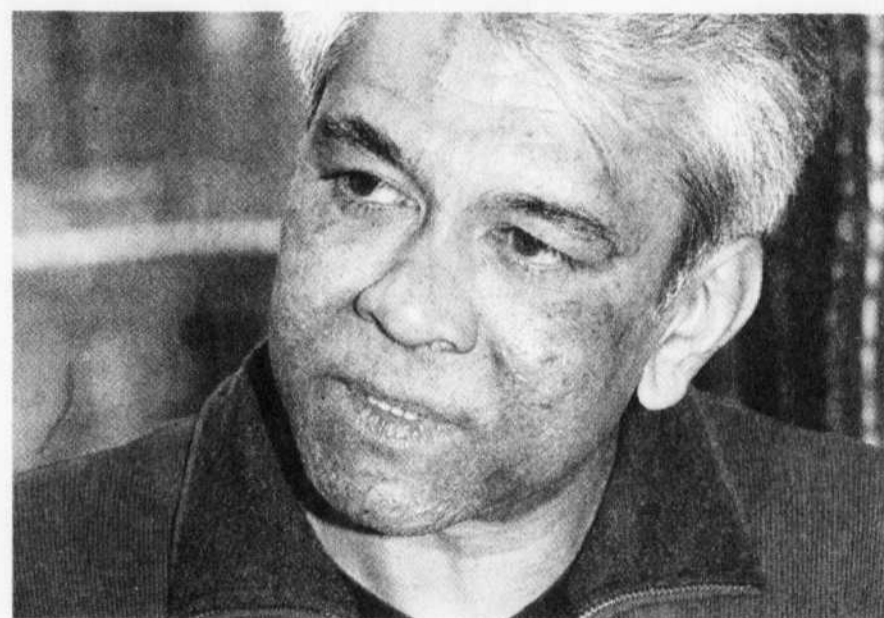
NEIL BISSOONDATH
CARTES POSTALES DE L'ENFER
Roman



« En tant que romancier, j'ai l'impression que c'est un personnage qui joue aussi avec moi. Où est la réalité? Où se trouve toute la vérité? Je ne sais pas. Si j'avais essayé de creuser, il m'aurait abandonné. »

Neil Bissoondath

Avec *Cartes postales de l'enfer*, son sixième roman, l'écrivain propose une nouvelle exploration de nos démons intérieurs.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CHRISTIAN DESMEULES

Des secrets, tout le monde en a, tout le monde en joue. Du Secret avec une majuscule jusqu'au secret de Polichinelle, en passant par le secret professionnel. C'est aussi la matière première de *Cartes postales de l'enfer*, «souvenirs de nos voyages d'ombre accrochés aux murs intérieurs de notre propre vie», le sixième roman traduit en français de Neil Bissoondath.

Résumer les faits? Ils sont importants, la chose est certaine, mais c'est avant tout sous la surface, comme toujours chez Bissoondath, que réside l'intérêt le plus solide du roman. *Tous ces mondes en elle* (Borel, 1999), *L'innocence de l'âge ou Retour à Casaquemada* (Phébus, 1992): presque tous les livres de cet écrivain, né en 1955 sur l'île de Trinidad, semblent tissés de conflits et de paradoxes personnels, de zones d'ombre et de démons intérieurs.

Disons seulement qu'on y suit surtout le parcours d'Alec, fils unique d'une famille de la classe moyenne de la proche banlieue de Toronto — ville qu'on devine mais qui n'est jamais nommée — à travers l'écheveau de mensonges et de faux-semblants dont il a entouré toute son existence. Souhaitant devenir décorateur d'intérieur, Alec se rend compte très tôt

son? «*Les deux*, répond tout de suite sans hésiter Neil Bissoondath. *Je crois que les personnages du roman, Alec autant que Sumintra, se servent du secret pour s'offrir une certaine liberté. Celle de se fabriquer une identité. Mais le personnage d'Alec, pour sa part, se rend compte que le secret fonctionne trop bien et que ça devient, effectivement, une sorte de prison.*»

On pourrait aussi se demander s'il faut plus de courage pour mentir ou pour être soi-même. «*Mais qu'est-ce que c'est, être soi-même? Réellement? On s'invente tous, d'une certaine façon*», dira l'écrivain, qui s'intéresse assez peu au questionnement moral que pourrait suggérer la lecture du roman. «*Alec est-il*

« Lorsque les personnages sont aussi réels qu'ils le sont pour moi, je n'ai pas l'impression d'écrire des mensonges. C'est une réalité inventée, disons. »

moins lui-même, avec ses mensonges et ses secrets, avec cette vie fabriquée? La question est très compliquée... Ce qui me fascinait dans le roman lorsque je l'écrivais, c'était de voir comment ces deux personnes, tellement différentes l'une de l'autre, ont essayé de négocier toutes ces questions. Avec eux-mêmes. »

Le poids du regard des parents, qui leur font chacun prendre, à des degrés différents, la voie du mensonge, Alec et Sumintra le vivent aussi tous les deux. «*Même si c'est un monstre*, poursuit Bissoondath, *le personnage d'Alec a pour moi quelque chose de très touchant. Je le vois aussi comme une victime. Une victime de ses propres mensonges, de son propre jeu qui a trop bien fonctionné.*»

Écriture et médiumnité

Alec, le principal protagoniste du roman, parle quelque part du «*frisson de l'aveu*» tandis qu'il se déteste d'une partie de son histoire et de ses lourds secrets au profit du lecteur. Un sentiment

que, pour avoir du succès, il devra faire croire à sa clientèle, mais aussi à tous les gens autour de lui, qu'il est homosexuel. Même si aux yeux de ses parents, jusqu'à leur mort tragique (mais libératrice pour Alec) dans un accident de la route, il ne sera toujours que peintre en bâtiment.

Sa rencontre, au dénouement qui pourra sembler choquant et inattendu, avec une jeune Indo-Canadienne de première génération — qui cachera cet amour à ses parents qui souhaitent plutôt la voir épouser quelqu'un de leur communauté — viendra éprouver le vernis de ses certitudes. Sans jamais toutefois faire craquer l'identité qu'il s'est patiemment construite. *Cartes postales de l'enfer* s'apparente ainsi à la traversée d'un tunnel sombre.

Neil Bissoondath nous parle de *Cartes postales de l'enfer*, qui ne devait être à l'origine qu'une des nouvelles d'un recueil qu'il projetait d'écrire, au cours d'un bref et chaleureux entretien accordé au cœur d'un après-midi montréalais marqué par un froid d'anthologie. À l'heure de Facebook, des alias infinis, de l'anonymat cathodique, rapides réflexions sur le thème de la construction de l'identité et du mensonge.

Le mentir vrai

Le secret est-il une liberté ou une pri-

qui va de pair avec celui de l'impunité. Le travail de l'écrivain, fait d'invention, de brouillage de pistes, d'un dosage subtil entre le fantasme et la réalité, n'est-il pas lui-même une sorte de mensonge impuni? «*Je crois que c'est une autre vérité*», répond Neil Bissoondath en éclatant aussitôt de son rire le plus franc.

Il ajoute: «*Lorsque les personnages sont aussi réels qu'ils le sont pour moi, je n'ai pas l'impression d'écrire des mensonges. C'est une réalité inventée, disons. Il doit y avoir une différence morale entre réalité inventée et mensonge.*»

Il est toujours aussi fascinant d'entendre Neil Bissoondath évoquer la relation particulière — quasi ésotérique — qu'il entretient avec «ses» personnages. Il en parle chaque fois comme s'il s'agissait d'êtres vivants, dotés de leur propre volonté, qui lui ont un jour rendu visite pour lui raconter leur histoire. «*En tant que romancier*, poursuit-il, *j'ai l'impression que c'est un personnage qui joue aussi avec moi. Où est la réalité? Où se trouve toute la vérité? Je ne sais pas. Si j'avais essayé de creuser, il m'aurait abandonné.*»

«*J'ai du respect dans mes relations avec mes amis, et il faut avoir ce respect-là aussi envers les personnages*, explique-t-il encore. *Il faut leur faire confiance. Ils finiront*

VOIR PAGE F 2: DÉMONS

LIVRES

Entretien avec Luc Brisson

Platon, notre contemporain

Le Québécois Luc Brisson boucle la boucle des éditions complètes du maître universel, qui a encore beaucoup de leçons à donner, 2500 ans après sa mort.

STÉPHANE
BAILLARGEON

Platon, pour tout à deux dollars, ou tout comme. Le miracle du bon existe bel et bien. Toute son œuvre, y compris les textes douteux et apocryphes, se retrouve maintenant réunie en français dans un seul gros volume vendu à peu près 90 \$, soit effectivement deux maigrelets petits huard pour chacun des 45 dialogues. Ce magnifique ouvrage complet comme une clef de voûte la cathédrale éditoriale dont le chantier a été entrepris il y a plus de vingt ans par l'éditeur Flammarion, sous la gouverne du Québécois Luc Brisson.

«Je n'aime même pas dire que j'ai été directeur de ce projet», corrige humblement M. Brisson, rencontré cette semaine dans un café de l'arrondissement d'Outremont, à Montréal. Né près de Québec en 1946, le philosophe philologue est installé en France depuis le début des années 1970, ce que traduit à peine son accent. «Étais modérateur ou organisateur de cette entreprise véritablement collégiale. J'ai relu toutes les traductions et j'ai tenté de donner une direction, un sens à l'ensemble.»

Le monument a mobilisé une douzaine de rares spécialistes, dont Monique Canto-Sperber, Jean-François Pradeau et un autre Québécois, Georges Leroux, collaborateur régulier du *Devoir*. Tout de même, l'«organisateur» signe à lui seul la moitié des truchements exactement.

Apollodore, tu ne veux pas m'attendre?

Ouvrons *Le Banquet*, cette «beuverie en commun» que traduirait mieux le *symposium* grec. La version d'Émile Chambry parue dans les classiques Garnier des années 1950 commence ainsi: «Je crois être assez bien préparé à vous faire le récit que vous demandez. Dernièrement, en effet, comme je montais de Phalère, où

j'habite, à la ville, un homme de ma connaissance qui venait derrière moi, m'aperçut et m'appela de loin: «Hé, l'homme de Phalère, Apollodore, s'écria-t-il, je te cherchais justement pour te questionner...»

Dans la plus récente traduction, celle de Luc Brisson lui-même, on retrouve plutôt ceci: «J'estime n'être pas trop mal préparé à vous raconter ce que vous

«Représente-toi des hommes dans une sorte d'habitation souterraine en forme de caverne. Cette habitation possède une entrée disposée en longueur, remontant de bas en haut tout le long de la caverne vers la lumière. Les hommes sont dans cette grotte depuis l'enfance, les jambes et le cou ligotés...» *La République*, VII, 514a

avez envie de savoir. L'autre jour en effet, je venais de Phalère, qui est mon deme, et je montais vers la ville. Alors un homme que je connaissais et qui marchait derrière moi m'aperçut, et se mit à m'appeler de loin, sur le ton de la plaisanterie. «Hé! l'homme de Phalère, toi, Apollodore, tu ne veux pas m'attendre!»

Le savant explique justement qu'au point de départ, en 1984, on lui avait demandé de compléter les fameuses traductions de Chambry. Il travaillait alors au Centre national de recherche scientifique (CNRS), à Paris, dans un groupe de recherche sur le néoplatonisme. Il avait accepté cette commande parce que le traitement d'une tumeur au cerveau le forçait au repos.

«L'éditeur Louis Audibert m'a approché pour traduire les Lettres, de Platon, inédites dans la collection de Flammarion. Monique Canto a voulu refaire le Gorgias. Les deux volumes ont connu un grand succès à leur sortie en 1987 et Audibert a alors dé-

cidé de proposer une nouvelle traduction complète des œuvres.»

La langue fluide, actuelle, contemporaine évite l'archaïsme sans tomber dans la banale actualité. «Nous avons travaillé avec un souci de clarté et de transparence en pensant au lecteur. Je n'ai jamais conçu l'éducation comme une entreprise militaire, avec ses gradés et ses simples soldats. Les anciennes éditions des Belles-lettres étaient préparées pour l'élite, pas pour le menu fretin. La nouvelle édition s'adresse à tout le monde, vraiment. Nous avons aussi tenu compte de la disparition de la culture classique, en construisant un appareil critique complet. Nous avons finalement considéré la recherche mondiale sur Platon.»

Les notes s'accumulent jusqu'à dix à la page dans les éditions à la pièce, jusqu'à un millier pour

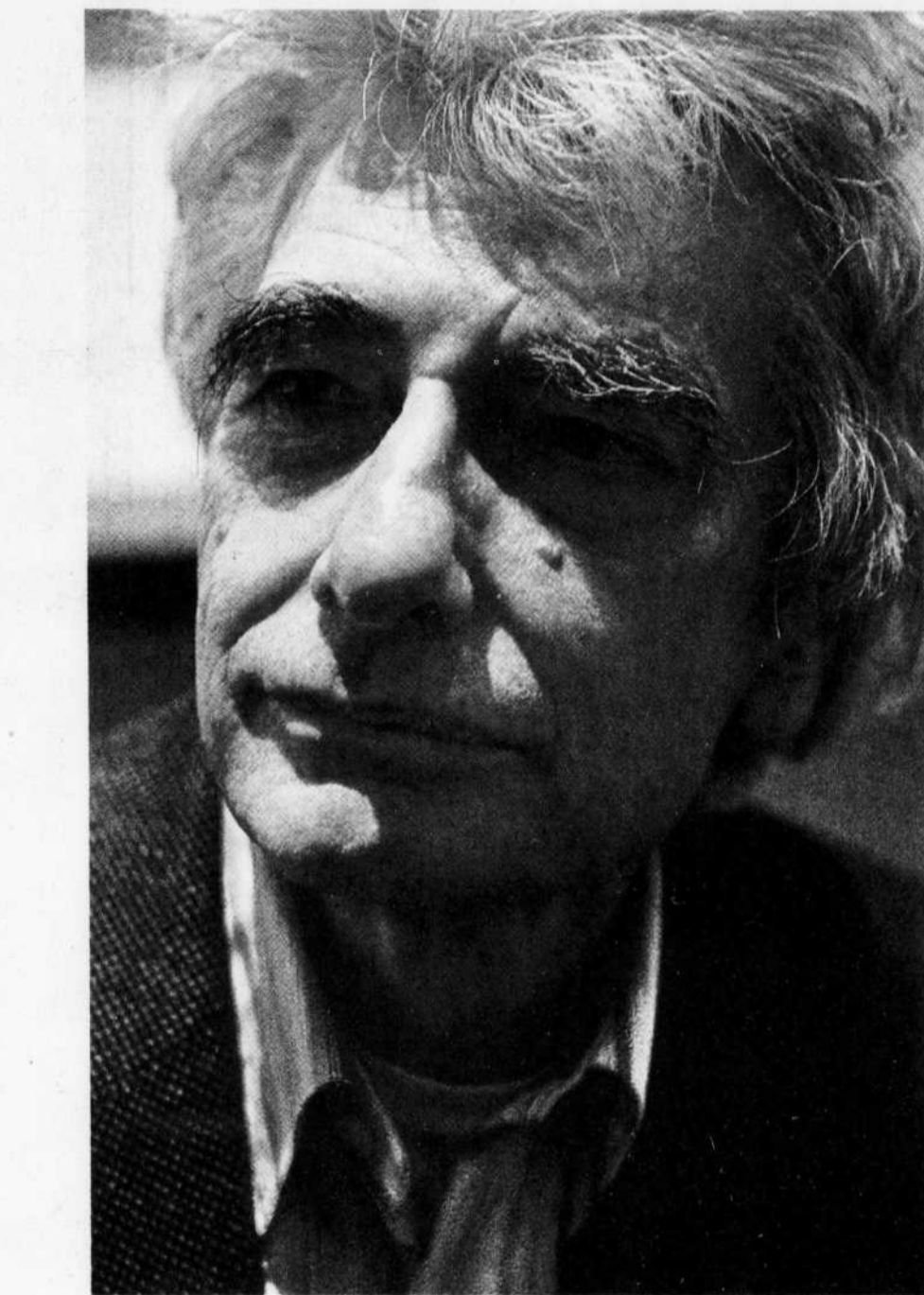
le petit texte du *Timée*. Elles ont presque disparu du volume unique, qui fournit quand même des annexes contextualisantes, par exemple pour comprendre le territoire de la cité dans *Les Lois* ou les systèmes antiques de monnaies et de mesures.

À quoi bon?

Tout ça pourquoi, alors, en poche comme en édition de table? La question peut paraître béotienne, voire obscène, mais il faut bien la poser: pourquoi retravailler, rééditer et relire ce très vieux auteur deux fois et demie millénaire? Cette fois, Luc Brisson répond en plongeant carrément dans le débat politique.

«On touche au cœur du problème de la démocratie. Ce n'est pas pour rien qu'il y a eu une guerre en Europe, une guerre mondiale sur des bases idéologiques et politiques, menée par des systèmes autoritaires, hiérarchisés, très conservateurs. En Angleterre, aux États-Unis, au Canada, les systèmes étaient beaucoup plus démocratiques. Platon est très intéressant dans ce contexte et toujours très actuel aujourd'hui. Il aide par exemple à réfléchir sur les valeurs absolues qui prédominaient dans l'Europe continentale des dictatures et qui ont mené aux camps de concentration. Comme critique violent de la démocratie, il aide aussi à questionner la valeur d'un régime fondé sur l'opinion publique dictant la norme. C'est important de considérer cette perspective critique, même et surtout quand on valorise la démocratie. Pour moi, avant d'être un philosophe, Platon est donc un penseur de la Cité, un penseur politique.»

Ses origines nord-américaines l'ont aidé à développer cette vision. Les vieux Européens avaient tendance à valoriser les



«Pour moi, avant d'être un philosophe, Platon est un penseur de la Cité, un penseur politique», fait observer Luc Brisson en faisant référence à l'actualité de l'œuvre du disciple de Socrate.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

derniers dialogues dogmatiques, les textes sur la fabrication du monde sensible ou la constitution d'une cité fermée, comme dans *La République* et *Les Lois*. Les Anglo-Saxons ont plutôt recentré l'intérêt autour des premiers dialogues où Socrate se questionne sur la vertu ou la place de la parole dans la vie commune.

«Platon, on peut le lire de manière utile, sans l'instrumentaliser. Platon a vécu il y a 2500 ans dans un tout autre contexte, mais il peut aider à vivre aujourd'hui. D'ailleurs, j'observe que la démocratie évolue énormément dans le sens de l'ancienne conception athénienne. La parole domine. La dernière élection américaine se résume à cela. Obama s'exprimait beaucoup mieux que ses adversaires et il a dit ce que les citoyens voulaient entendre. C'est de la rhétorique et en même temps c'est essentiel.»

Le vieux Grec donne également à réfléchir sur la place du

matérialisme dans notre société de turboconsommateurs. «Platon nous dit qu'on n'arrivera à organiser la société au sens matériel (nourriture, logement, commerce) qu'en se fixant des objectifs qui ne soient pas purement quantitatifs justement. Si la production croissante devient le but de la vie en commun, la société est immanquablement entraînée vers la guerre civile ou la guerre de conquête.»

L'aventure éditoriale du «modérateur» Luc Brisson continue avec le néoplatonicien Plotin (205-270), toujours dans le même esprit d'ouverture et de réflexion sur le monde actuel. Le huitième volume paraîtra bientôt, le neuvième et ultime de cette série, d'ici deux ans. «On relit tout en groupe. Les gens se réunissent chez moi et on tient compte de toutes les remarques importantes.»

Une sorte de banquet d'un autre âge. Ce nouveau chantier comme l'autre complété sur le plus célèbre philosophe de tous les temps masque le déclin

massif et généralisé des études classiques partout dans le monde. Le latin n'est presque plus enseigné au secondaire. Le grec devient une hyperspécialisation qui ne mène presque nulle part sur le plan professionnel.

«Ce monde est en train de disparaître et a déjà disparu complètement dans certains pays, conclut le traducteur passionné. Je ne suis pas passéiste. J'ai été élevé dans le système des cours classiques et je ne souhaite pas qu'il revienne. Seulement, je pense qu'on comprend bien mieux sa propre langue moderne en connaissant ses racines. De même, on comprend aussi beaucoup mieux notre monde en connaissant son histoire.»

Le Devoir

PLATON, ŒUVRES COMPLÈTES
Sous la direction de Luc Brisson
Flammarion
Paris, 2008, 2204 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Terry Cochran

Lauréat du prix Spirale Eva-Le-Grand 2008

Le magazine culturel *Spirale* a l'immense plaisir de remettre à Terry Cochran le prix Spirale Eva-Le-Grand 2008 pour son brillant essai *De Samson à Mohammed Atta. Foi, savoir et sacrifice humain* (Éditions Fides).

Nos lectrices et lecteurs sont chaleureusement invités à venir célébrer avec nous la remise de ce prix.

Nous profiterons de l'occasion pour souligner la parution des deux plus récents titres de la collection «Nouveaux Essais Spirale» aux Éditions Nota bene, *La poésie immédiate. Lectures critiques 1985-2005*, de Pierre Nepveu, et *Plaidoyer pour une littérature comparée*, de Terry Cochran.

Au plaisir de vous rencontrer!

Jeudi 22 janvier 2008, 17h

Librairie Olivieri

5219, Côte-des-Neiges, Montréal
(Métro Côte-des-Neiges)

Spirale

POUR INFORMATION :

Manon Plante • Magazine culturel *Spirale* • Tél. : 514-934-5651
spiralemagazine@yahoo.com • www.spiralemagazine.com

Série de la Place des Arts

Le studio
littéraire

Lundi 26 janvier • 19h30

À la Cinquième Salle de la Place des Arts

La Soupe
de Kafka

Si vous alliez dîner chez Marcel Proust, Italo Calvino, Virginia Woolf ou Raymond Chandler, que vous serviraient-ils? Le Londonien Mark Crick répond à la question avec *La Soupe de Kafka*, une série de savoureux pastiches de quelques-uns des plus grands écrivains du monde, qui se présentent sous forme de recettes de cuisine.

Lu par : Daniel Brière, Antoine Bertrand, Patrice Coquereau, Kathleen Fortin et Catherine Trudeau

Une coproduction

Les Captures
de motsPlace des Arts
Québec

Commanditaire

jura.

Entrée : 22 \$*

Étudiants : 15 \$*

*Taxes incluses. Frais de service en sus.

514 842.2112 • 1 866 842.2112
laplacedesarts.com

DÉMONS

Attente, patience, écoute active,
c'est son secret d'écrivain

SUITE DE LA PAGE F 1

par révéler, à un moment donné, tout ce qu'il faut pour que l'histoire soit aussi complète que possible.» Une relation toujours délicate: «Un des risques aussi, je crois, si j'essayais d'aller plus loin, ce serait de commencer à fabriquer, de lui imposer des éléments qui ne lui sont pas propres.» Et la fabrication, non merci, pas pour lui. Attente, patience, écoute active, c'est son secret d'écrivain. Car les personnages, insiste-t-il, possèdent une autonomie qui dépasse de loin le contrôle de l'auteur...

Mis à part un recueil de nouvelles encore à faire, on l'a dit, c'est vers un livre campé dans l'Espagne du XV^e siècle que se tournent à présent les talents de médium de Neil Bissoondath. Un curieux objet, à mi-chemin entre le roman et le livre d'histoire, auquel il pourra entièrement se consacrer au cours de l'année prochaine, puisqu'un congé sabbatique attend ce professeur en

création littéraire de l'Université Laval, à Québec.

«Un livre dont je parle depuis une vingtaine d'années», dira-t-il. Et une véritable passion, on le comprend vite. Pour l'Espagne comme pour ce projet ambitieux. Son regard brûle d'un autre feu tandis qu'il m'explique ses intentions ou qu'il évoque Vejer de la Frontera, un petit village d'Andalousie près de Cadix. Nous sommes tous les deux ailleurs. Le froid de janvier n'existe plus.

Collaborateur
du Devoir

(Voir la critique
de Danièle Laurin
en page F 3)

**CARTES POSTALES
DE L'ENFER**

Neil Bissoondath
Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Boréal
Montréal, 2009, 248 pages

LITTÉRATURE

Identités troubles

À quoi tient notre identité? De toutes les façons, Neil Bissoondath, né à Trinidad dans une famille d'origine indienne et Québécois d'adoption, n'a cessé dans son œuvre, depuis près de 25 ans, de poser cette question. Son nouveau roman ne fait pas exception.

Cartes postales de l'enfer pousse à l'extrême cette idée que l'identité n'est qu'une construction, une pure fiction. L'identité que l'on affiche en public, du moins. Celle que l'autre nous renvoie.

Imaginez un homme qui toute sa vie a menti à tout le monde sur sa véritable identité. Un homme aveugle. Dont la réussite sociale et professionnelle repose sur du toc.

Imaginez cet homme qui, de mensonges en mensonges, se rend compte qu'il ne peut plus reculer. Qu'il est allé trop loin. Que se passerait-il si tout à coup quelqu'un découvrirait qui il est vraiment?

Pensez à *L'Adversaire*, d'Emmanuel Carrère, récit terrifiant inspiré d'une histoire vraie, celle d'un mythomane psychopathe appelé Jean-Claude Roman. Vous vous en souvenez?

Jean-Claude Roman est devenu fou furieux quand il a compris qu'on était sur le point de découvrir sa véritable identité: il n'avait jamais été médecin, contrairement à ce que tout le monde croyait, y compris ses proches... qu'il a fini par assassiner.

Cartes postales de l'enfer nage dans les mêmes eaux: on y suit à la trace un homme qui peu à peu s'enfonce dans le mensonge. Et qui, un beau jour, se retrouve pris au piège. Jusqu'à commettre l'irréparable.

Sauf qu'ici, c'est lui qui raconte son histoire. Au début, du moins. Car on va changer de perspective en cours de route. On va dévier, pendant un certain temps, de sa vie à lui, pour entrer dans celle d'une jeune

femme... qu'il n'aurait jamais dû rencontrer.

Commençons par le début. Qui ressemble à un aveu de culpabilité. Notre homme dit vouloir se départir de secrets inavouables qu'il porte en lui.

Il nous interpelle. Nous dit que nous aussi nous devons en avoir, de ces secrets qui font que «nous vivons dans la terreur d'être un jour démasqués».

Il compare cela à des cartes postales de l'enfer, c'est-à-dire «des cartes postales jamais envoyées, souvenirs de nos voyages d'ombre accrochés aux murs intérieurs de notre vie, où ils se fondent en quelque sorte dans la trame cachée».

Bien mystérieux, tout ça. Mais accrocheur. Troublant. On avance à pas de loup, loin de se douter de ce qui s'en vient. On assiste, à rebours, à la construction de la fausse identité du héros.

Imaginez un homme qui toute sa vie a menti à tout le monde sur sa véritable identité. Dont la réussite sociale et professionnelle repose sur du toc.

Tout se joue à l'adolescence. Tandis que, fils unique dans une famille modeste, sans ambitions, de Toronto, il trouve la vie de ses parents, et la sienne par conséquent, morne à souhait.

Il commence par mentir sur ses études. Fait croire à ses parents qu'il suit un cours en rénovation, alors qu'il se spécialise en décoration intérieure. Puis, il leur cache qu'il a mis sur pied sa propre entreprise de design: eux croient qu'il est peintre en bâtiment.

Ensuite, il ment aux autres, à tout le monde. Il se persuade que, pour réussir dans son métier, il doit avoir l'air efféminé: ses clients doivent croire qu'il est homosexuel. Et ça marche! Ainsi: «Mes manières ont pour but d'inciter mes clients à me fai-



re confiance. Et cette confiance, dont ne saurait se passer un décorateur d'intérieur comme moi, naît de préjugés tenaces. Dans mon domaine, l'homosexualité — ou les manifestations qu'on lui associe — inspire confiance. C'est l'un de mes secrets.»

Le monde est rempli de préjugés? Jouons là-dessus. C'est sa ligne de conduite. De toute façon, tout est faux, artificiel, non? C'est ce qu'il se dit.

Foutaise, à ses yeux, ce que pronent les psys: qu'il faut «être vrai, authentique, fidèle à soi». Pour lui, c'est Shakespeare qui a raison: «Le monde entier est un théâtre, et les hommes et les femmes ne sont que des acteurs.»

Alors, il acte sa vie. Voilà. C'est aussi simple que ça. Et l'amour, dans tout ça? C'est ici que le bât blesse, justement. Car notre homme va tomber éperdument amoureux...

La deuxième partie du roman est consacrée à la jeune personne dont il s'éprend. On change de narrateur, on passe à la troisième personne du singulier. Et on entre dans un univers complètement différent. On ne voit pas le lien. Pas tout de suite.

On est dans une famille d'im-

migrants originaire de l'Inde, établie en banlieue de Toronto. Les parents s'accrochent à leur culture d'origine, tandis que leur fille unique tente en secret de s'émanciper, d'échapper à leur traditionalisme.

La douleur de l'exil, du déracinement, mais aussi la ghettoïsation malsaine des immigrants enfermés dans les stéréotypes sont des thèmes chers à l'auteur de *Tous ces mondes en elle* et du *Marché aux illusions*. Mais ici, pas d'analyse en profondeur, un simple constat, froid, implacable.

On va à l'essentiel: comment cette jeune fille élevée dans la culture indienne mais confrontée aux valeurs du pays d'adoption de ses parents se cherche, cherche à exister par elle-même, en dehors des diktats familiaux. Comment elle en vient à garder secrète une partie de sa vie. Comment elle s'enfonce dans le mensonge. Elle aussi...

Et voilà. Voilà que ces deux-là, la jeune fille et le décorateur intérieur du début, qui mentent comme ils respirent, se retrouvent dans le même lit. Voilà que les narrations vont s'entremêler, que les choses vont se bousculer.

C'est la troisième et dernière partie du roman. Qui nous réserve un choc, un dénouement inattendu. On se croirait dans une histoire à la Hitchcock, tout à coup. Neil Bissoondath, auteur de thrillers?

Pourquoi pas? Merveilleux conteur, en tout cas. Son roman fourmille d'apartés, de retours dans le passé, et pourtant, c'est extrêmement condensé, ça coule. L'auteur ménage ses effets, construit brique par brique son édifice, sans en avoir l'air.

Jusqu'au coup final. Terrible.

Collaboratrice du Devoir

CARTES POSTALES DE L'ENFER

Neil Bissoondath
Traduit de l'anglais par
Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Boréal
Montréal, 2009, 248 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Tranches de vie

Un étonnant premier recueil de nouvelles signées Natalie Jean

CHRISTIAN DESMEULES

«La ville est pleine d'odeurs, de couleurs, de gens, ma ville est pleine d'histoires.» Je jette mes ongles par la fenêtre, première publication de Natalie Jean, réunit onze nouvelles atmosphériques toutes situées plus ou moins à Québec. De courtes et subtiles histoires de malheur amoureux ou de solitude heureuse, d'émancipation, d'instinct présent, de douceur, de vengeance, toutes servies par un regard en mouvement qui se veut chaque fois sensible et vœux à la fois.

Dans la première d'entre elles, un caméraman rêvant d'amour et de chaleur humaine, mais bien enligné dans sa solitude, se meurt de désir pour une comédienne (*Focus*). Une histoire de rendez-vous manqué. Dans une autre, un ambulancier secrètement amoureux de sa collègue est au premier rang pour saisir toute la dureté de la vie (*Contraste*).

Dans *Détails*, après trois années passées en Afrique, au Sénégal, une femme revient dans sa ville. C'est l'occasion d'une déambulation amoureuse à travers les rues de Québec tandis que s'y déploie un regard de voyeur particulièrement sensible: «Dans une chambre aux fenêtres aveugles, un homme, torse nu, en pantalon de cuir, dort les yeux ouverts à côté d'une seringue et d'un éclat d'ampoule électrique. Sur le bord de la table couverte de brûlures, une cigarette finit de se consumer, le fi-

let de fumée monte vers le plafond jauni et s'y installe. Dans le coin du lit, une fille pleure, roulée en boule dans des draps qui puent.»

Des tranches de vie qui débordent de saveur, comme dans *Le son du sourire* ou *L'odeur de la poudre*, toujours bien servies par une espèce de folie permanente qui parvient à transcender l'ordinaire. Avec juste ce qu'il faut de dessein tordu, l'auteure donne vie à des personnages qui cultivent avec soin leur innocence et qui la protègent. Pour plusieurs d'entre eux, comme pour la narratrice de *Café*, qui fait ses premiers pas d'adulte et dont le regard à l'éclat de celui d'un nouveau-né, le plus grand d'entre tous les malheurs serait de «shabiter» à la vie.

Ces petites histoires toutes très différentes, reliées entre elles par une sensualité avide et souterraine, parviennent à nous transmettre quelque chose. Un souffle, une leçon, un instant de bonheur ou d'étonnement, une envie de relire. Car Natalie Jean, surtout, pose sur le monde et sur ses personnages une attention qui débordent de douceur et d'empathie. «Je suis biophile, je suis pour la vie, je la collectionne, j'aime particulièrement les courbes, ce qui rebondit.» Encore.

Collaborateur du Devoir

JE JETTE MES ONGLES PAR LA FENÊTRE

Natalie Jean
L'Instant même
Québec, 2008, 159 pages

Chercheur d'étincelles

SUZANNE GIGUÈRE

C'est peut-être un mécanisme que l'on pourrait rapprocher de celui des rêves. Il arrive aux gens plein d'histoires incroyables, mais ils ne les consignent pas. Imaginez un grand brûlé devenu clown qui fait un éloge grinçant des apparences, un duel entre un fauve incontinent et un quadragénaire déprimé en quête d'un sapin de Noël, un univers loufoque peuplé de clones de Margaret Atwood ou encore un plongeur célèbre qui traverse une forêt de pins douglas à la vitesse d'une fusée, et vous aurez une idée des nouvelles du premier recueil de Mark Anthony Jarman, inédit en français.

Le nouvelliste canadien, à l'imagination foisonnante, n'hésite pas à mélanger le réalisme et la fantaisie dans un cocktail surprenant et tonifiant. Rien ne semble à son épreuve. Cela ne l'empêche pas de fouiller la psychologie de ses personnages. Dans les fausses histoires vraies qu'il ra-

conte, Jarman nous projette dans la peau de personnages désespérés, obsessifs, ou furieusement comiques, et met à vif leur fragilité et leur courage. «Il y en a vingt qui ont vraiment l'occasion de se mettre en valeur, vingt qui ont une petite chance et vingt qui sont des

Le nouvelliste canadien, à l'imagination foisonnante, n'hésite pas à mélanger le réalisme et la fantaisie dans un cocktail surprenant et tonifiant

bouche-trous, des ratés, des losers. De quel groupe fais-tu partie? Le sais-tu? En est-on jamais vraiment sûr? Toute ma vie, toute ma vie je me suis posé la question» (*La Complainte du découvreur*).

Mêlant humour et gravité, tendresse mélancolique et jubilation, il relate avec humanité des drames personnels ou familiaux, dissèque les thèmes de la solitude, de l'amour, de la mort. En remarquable peintre des sentiments. Il nous fait redécouvrir le

véritable sens des mots liberté, indépendance et dignité. Le point culminant du recueil est une rencontre à la fois émouvante et drôle avec un «chercheur d'étincelles» qui se rappelle avec nostalgie les heures souriantes de sa vie qu'il croyait inépuisables (*Cougar*).

Chercheurs incessants, interrogateurs clairvoyants, les personnages de Jarman «ne regrettent rien, ils avancent», pour reprendre le beau vers d'Eluard. Cherchant la gloire, ils rencontrent forcément l'obscurité, mais toujours ils célèbrent la vie telle qu'elle est en réalité, c'est-à-dire à la fois cruelle et magnifique.

Écrit avec une lucidité amusée et une ironie d'une rare finesse, *19 couteaux* comprend quatorze nouvelles dont le style déjanté — véritable tour de force stylistique — et une langue vivante pleine d'acrobaties lin-

guistiques nous rappellent avec brio que l'exploration de l'imaginaire, donc de la littérature, peut stimuler nos sens et nous faire sortir de façon étonnante des balises du quotidien.

Originaire d'Edmonton, Mark Anthony Jarman a été professeur à l'Université de Victoria et enseigne aujourd'hui la littérature à l'Université du Nouveau-Brunswick, à Fredericton. Il est l'auteur d'un roman, *Salvage King Ya!*, d'un essai, *Ireland's Eye*, et de trois recueils de nouvelles, dont *19 knives*, traduit aujourd'hui aux Éditions Les Allusifs par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, qui ont su adhérer à l'écriture de Jarman et la rendre lisse.

Collaboratrice du Devoir

19 COUTEAUX

Mark Anthony Jarman
Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Les Allusifs
Montréal, 2008

Nature et culture chez Gilbert Bordes

GUYLAINE MASSOUTRE

Vous arrive-t-il de regretter la première fois que vous avez lu George Sand, Maupassant, Mauriac ou Genevois? Un roman de la terre, naturaliste, régional? Les premiers films de Chabrol? Déjà vu, certes, mais efficace. Vous pourriez retrouver cette sensation de familiarité ancienne, fascinante le temps d'une soirée d'hiver, dans l'écriture et la narration de Gilbert Bordes.

Dans *La Malédiction des louves*, le prolifique auteur, amateur de faits divers régionaux balzaciques, bien campés à la manière d'un scénario fil-

mique, avec des personnages fortement caractérisés et des drames humains, fait le plein d'émotions.

Bordes y démonte la mécanique d'un double meurtre dans un village de Touraine, qui met en scène les notables et les fermiers, les ouvriers et les patrons à la fin des années 70. Tout tourne autour d'une fabrique, une petite entreprise désormais non rentable et vouée à disparaître, ce qui entraîne la fin des emplois dans un secteur largement délocalisé.

Lieux maudits

C'est moins la politique qui compte, dans le livre, que les personnages et leurs secrets de famille. Il n'est pas surpre-

nant d'y retrouver des têtes dures, des esprits butés et bornés, des honneurs intègres et sans concession qui se heurtent à ce qu'ils ne veulent pas admettre. Ces temps décrits avec énergie, évoqués non sans brio, sous la forme classique du polar psychologique, ont une allure sépia. On se demande comment ils se retrouveraient dans un monde actuel, avec leur brutalité et leur morale plus dure que le fer.

Sous les vies tracées, ces mentalités inflexibles conduisent aux drames qui prennent des lustres avant de se révéler. Tout a longuement couvé et pourri. C'est un constat universel que Bordes propose dans ce 23^e ouvrage, la fin des

temps qui grince, à chaque génération trop forgée à avoir crié en un monde éternel, le sien. Le regard porté dans ce thriller sur l'inexorable et la rectitude produit une forte émotion, la catharsis antique.

Après l'automne des prix littéraires et la rentrée avec ses jeunes loups, cette histoire de règlement de comptes, rondement menée, frappe par sa clarté et franche intensité.

Collaboratrice du Devoir

LA MALÉDICTION DES LOUVES

Gilbert Bordes
Laffont
Paris, 2008, 267 pages

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 6 au 12 janvier 2009

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 MILLÉNIUM T. 1, T. 2 et T. 3 Stieg Larsson (Actes Sud)	1 KILO CARDIO Huot/Lavigueur/Bourgeois (de l'Homme)
2 LES FILLES TOMBÉES Micheline Lachance (Québec Amérique)	2 L'ART DE LA MÉDITATION Matthieu Ricard (Nil)
3 LES ÂMES VAGABONDES Stephanie Meyer (Lattès)	3 MANGE, PRIE, AIME Elizabeth Gilbert (Gallimard-Lévy)
4 GIN TONIC ET CONCOMBRE Rafale Germain (Libre Expression)	4 PARCE QU'ON A TOUS DE LA VISITE Ricardo Larriave (La Presse)
5 VOUS QUI CROYEZ ME POSSÉDER Denis Richard (Michel Lafon)	5 LE GUIDE DU VIN 2009 Michel Phaneuf (de l'Homme)
6 LA GRANDE MASCARADE A.B. Winter (Un Monde Différent)	6 PLEIN DE SANDWICHES D'ICI Fédération des Producteurs... (de l'Homme)
7 LA TRAVERSÉE DE LA VILLE Michel Tremblay (Lemac)	7 LES ILLUSTRES CANADIENS Collectif (H.B. Fenn)
8 SOUTIEN-GORGE ROSE ET WESTON NOIR Rafale Germain (Libre Expression)	8 LE GRAND LIVRE DE LA MIJOTEUSE Broquet (Collectif)
9 WARIWOLF T. 1: LE PREMIER DES RÂJA Bryan Perro (Intouchables)	9 LA GLORIEUSE HISTOIRE DES CANADIENS P. Brunet / L. Normand (de l'Homme)
10 SEUL LE SILENCE R. J. Ellory (Sonatine Édition)	10 VIVRE AUTREMENT Mario Proulx (Bayard)
JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 FASCINATION T. 2: TENTATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	1 ECLIPSE Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
2 LES CONTES DE BEEDLE LE BARDE J. K. Rowling (Gallimard-Jeunesse)	2 THE TALES OF BEEDLE THE BARD J. K. Rowling (Bloomsbury)
3 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	3 THE ROAD Cormac McCarthy (Vintage)
4 LUCKY LUKE T. 3: L'HOMME DE... Laurent Gerra / Aché (Lucky Comics)	4 REMEMBER ME? Sophie Kinsella (Bantam Books)
5 LE CLUB DES DISEUSES... T. 1 Dotti Enderle (ADA)	5 WORLD WITHOUT END Ken Follett (Signet)
6 HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE... J. K. Rowling (Gallimard-Jeunesse)	6 THE APPEAL John Grisham (Dell)
7 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAPLAMME T. 5 India Desjardins (Intouchables)	7 THE HOST Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
8 LEONIS T. 12 Mario Francis (Intouchables)	8 PILLARS OF THE EARTH Ken Follett (Signet)
9 LE ROYAUME DE LA FANTAISIE Gerónimo Stilton (Albin Michel)	9 DEVIL BONES: A NOVEL Kathy Reichs (Scribner)
10 PAKKAL T. 10: LE MARIAGE DE LA... Maxime Roussy (Marée Haute)	10 A PRISONER OF BIRTH Jeffrey Archer (St. Martin's Press)

carte-cadeau

ARCHAMBAULT

Du plaisir à la carte

LITTÉRATURE

L'année des aigles et des femmes

Je suis membre d'une minorité culturelle. Je n'ai pas la télé. Au bout du fil, le gars qui, minoritaire lui aussi, a en juger d'après son accent, essaie de me vendre un nouveau forfait formidable, le tout-au-câble, accueille cette information par un silence. Il ne doit pas y avoir de case «N'a pas la télé» dans le formulaire que notre conversation polie sert à remplir. J'ai envie de le rassurer; il m'arrive d'écouter la télé. Les dix premières minutes du *Bye bye!*, par exemple. Et dimanche dernier, en début d'après-midi, j'étais bien content d'avoir terminé le chapitre de roman sur lequel je bossais, pour pouvoir enfin m'intéresser sérieusement aux finales de division du ballon ovale. Mon truc à moi, ce n'est pas l'écran à cristaux liquides de 50 pouces qui pompe plus de jus qu'une buanderie automatique. Plutôt un café instantané à la Savoureuse, en écoutant les dernières histoires d'accident de ski-doo. Je parle de café, mais deux doigts de mauvais bourbon peuvent aussi faire l'affaire.

Une clientèle bruyante constituée d'hommes seuls marchant à l'abreuvoir, où ils ne le sont plus. Une flambée dans le poêle. La NFL passe dix pieds par-dessus la tête des habitués, mais la serveuse, à ma demande, zappe la télé à RDS. A une table der-



LOUIS HAMELIN

rière moi, ça se met aussitôt à gueuler comme des putois: imaginez-vous donc qu'ils écoutaient le film, eux! Pas de son, un dimanche après-midi, ce qui en dit long sur l'organisation des loisirs dans notre coin. Je me suis accroché à mon Jack Daniel's assez longtemps pour que les Eagles retournent au vestiaire avec deux petits points d'avance, en cherchant, sur ma carte mentale, le lac dont me parlait mon voisin de tabouret. Un autre client sort alors son portable, appelle un ami censé habiter au bord de ce lac dont il lui demande le nom. L'ami répond qu'il l'ignore. C'est le lac Bizoune, conclut le buveur en rempochant son portable. Et c'est dimanche après-midi dans les contreforts laurentiens et je laisse les gars à leur navet muet sur l'autre chaîne et remonte en voiture.

Je filais vers le sud en pensant à l'écran géant du Sterling à Joliette. Ce serait une idée. J'allume la radio et j'entends la voix de Benoîte Groulx. Solide, drôle, octogénaire. C'est comme si une lumière sonore envahissait l'habitacle de l'auto. Sacrée bonne femme!, me dis-je en ponctuant ma phrase d'un petit coup de poing sur le volant. On l'écoute deux minutes et on a le goût d'être intelligent. Elle fait bien paraître Radio-Canada. Et soudain, je ne roule plus vers un pub du pays lanau-

dois, je suis à des années en arrière, en compagnie de ma première blonde qui me flanque son édition de poche d'*Ainsi soit-elle* dans les mains: «Lis ça.» Ce n'était pas une suggestion de lecture. Plutôt un ordre. Josée-Anne avait du caractère et des jambes magnifiques. Quant à Benoîte Groulx, elle a été pour beaucoup dans le processus au terme duquel j'arriverais un jour à me convaincre que les filles n'étaient pas toutes ces chastes énigmes sur deux pattes, attendant le Prince charmant, que me peignait mon cerveau torturé. C'aurait été plus simple de penser avec ma queue.

Benoîte Groulx et le football américain

Le Sterling doit bien compter 12 000 écrans de télé, mais aucun qui ne montre de gros hommes en casque et épauettes occupés à se rentrer dans ce jour-là. Était-ce Josée-Anne qui, devant moi, de son petit ton provocant, avait observé à quel point les culottes des joueurs de football américain moulait à ravir leurs fesses d'acier et leurs énormes cuisses? A l'époque, il m'apparaissait presque incongru qu'une si jeune femme puisse s'intéresser à des aspects aussi bassement triviaux de nos existences sexuées. Décidément, j'étais mûr pour *Ainsi soit-elle*. Merci, madame, de m'avoir ainsi déniaisé.

Les deux jeunes filles qui travaillent au Sterling, cet



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'écrivaine Benoîte Groulx

après-midi-là, ne vous ont probablement jamais lue, mais je suis sûr qu'elles pourraient situer le lac Bizoune sur une carte. Pour l'instant, je suis surtout préoccupé par leur apparence indifférente à l'endroit de la NFL, ses cuisses musculeuses et ses fesses d'acier. Premier détail qui cloche: il n'y a pas un chat. Et non seulement ne vois-je nulle part Eli Manning en train de lobber une merveille de petite passe dans la zone des buts, mais je me retrouve devant deux jouvencelles se faisant fort de m'expliquer que, même en s'y mettant à deux, elles sont incapables de maîtriser la technologie permettant de changer ne serait-ce qu'un

seul des 12 000 écrans qui nous entourent de poste.

Prochain arrêt, le Saint-Bernard. Pendant que, de retour derrière le volant, je contournais la place Le Bourget déserte sous la neige, je songe à ce mariage improbable d'un dimanche après-midi: Benoîte Groulx et le football américain. Les bons moments que vient de me faire passer, à la radio, une grande dame incarnant l'esprit européen le plus raffiné n'enlèvent rien à la séduction de cette virile esthétisation de la brutalité yankee sur l'herbe d'un stade du New Jersey. Mais bon, si cette chronique est encore loin d'une dérive idéologique vers le féminisme radical, il m'est arrivé de penser, ces derniers

mois, que j'avais un peu négligé les femmes... dans le cadre de mon travail de critique à tout le moins. C'est bien beau, l'école du Montana, mais les jupons y sont une rareté, pour ne rien dire des dessous coquins. Et c'est ma résolution secrète de la nouvelle année: me pencher davantage sur les écritures féminines, d'où qu'elles viennent. Ça tombe bien car, comme pour faire exprès, des titres avec des noms d'auteurs à faire déjà un peu rêver, Paula Fox, Liza Ward, Mary Ellis..., s'empilent sur ma table plus rapidement que la neige dans ma cour en ce début d'année. Ce seront mes escapades des prochaines semaines.

Le Saint-Bernard me ramène brutalement au problème des verges à gagner ou perdre. La télé est au bon poste, les dimensions de l'écran sont idéales et quand Donovan McNabb décoche ses *garnottes* en forme de coups de ciseaux dans la défensive adverse, il le fait au son d'un orchestre de musique traditionnelle live appelé *Le Beau, le Gros et le Griement* (ou l'agrément? J'ai peut-être mal entendu...). C'est un autre mariage auquel je n'avais pas pensé: musique trad et football à quatre essais. Ces gars-là, en tout cas, ont le bon vieux diable au corps. En regardant Manning se cogner le nez contre le mur là-haut, on se surprend à taper du pied, à se souhaiter des livres en trop et les Aigles au Super Bowl.

hamelinlo@sympatico.ca

Maléfices en Abitibi

DAVID DORAIS

Jusqu'à maintenant, Éric Gauthier était surtout connu comme conteur. Il s'est produit à plusieurs reprises à Montréal, au Canada anglais et en Europe. Mais il écrit également, et voilà déjà plusieurs années que ses nouvelles paraissent dans la revue *Solaris*. Avec *Une fêlure au flanc du monde*, il fait son entrée sur la scène littéraire comme romancier.

La couverture du livre est intrigante: assis sur le toit d'un immeuble, un Noir au crâne rasé invoque un fantôme affublé d'un t-shirt de Black Sabbath.

À l'intérieur d'un cercle cabalistique ont été déposés, en guise d'offrandes, une bouteille de bière et un joint. Le récit suit le parcours de Malick (le Noir de la couverture), un magicien pistigiste qui doit fuir Montréal, où un adepte du vaudou a tenté de le tuer en lui arrachant le cœur. Il se réfugie dans sa ville d'enfance, le plus improbable des lieux pour un thaumaturge: Saint-Nicolas, bled perdu d'Abitibi, où il dé-

couvre qu'une secte étrange s'est installée et cherche à étendre son influence néfaste.

Le fantastique, Éric Gauthier a pris soin de le montrer le plus prosaïque possible (sans nuance péjorative). C'est-à-dire que, à la place d'un combat apocalyptique entre le Bien et le Mal où se jouerait le sort de l'univers, Gauthier offre aux lecteurs un affrontement entre quelques individus aux ego disproportionnés; une histoire humaine, en somme.

La magie, dans ce roman, n'est qu'une extrapolation du surnaturel qui se cache déjà dans nos vies: croyances en l'horoscope, la voyance, le feng shui, les anges... La magie, dit Malick, «c'est ma façon de voir le monde et de vivre dans le monde. Quand le monde change vite, on ne comprend pas tout, on sent qu'il se passe des choses dans nos angles morts, et c'est facile de devenir superstitieux. Moi, mes superstitions, je les assume. Je m'en sers pour arriver à mes fins».

La magie, dit Malick, «c'est ma façon de voir le monde et de vivre dans le monde»

Au-delà de l'étrange
Rituels de purification, ta-

lismans faits maison, tatouages tracés au crayon lui servent à contrer la volonté de Kelzid, mystérieux principe qui cherche à fendiller, à craqueler, puis à faire tomber en miettes le monde.

Au-delà de l'étrange, *Une fêlure au flanc du monde* propose une description de l'univers des sectes: leurs méthodes de recrutement, leur mode d'organisation, le type de domination exercé par les gourous. L'auteur s'est d'ailleurs documenté auprès du Centre spiritualité et religions de Montréal ainsi qu'auprès de... la Sûreté du Québec!

En tant que récit d'un retour sur les lieux de l'adolescence, ce roman comporte aussi sa dimension psychologique, soit la difficulté d'affronter des situations et des relations que notre jeunesse avait laissées inachevées. Mais avant tout, le livre d'Éric Gauthier est un livre d'aventures, qui fait la part belle à l'imagination.

Collaborateur du Devoir

UNE FÊLURE AU FLANC DU MONDE
Éric Gauthier
Alire
Québec, 2008, 525 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Romans policiers peut-être

Il est des romans policiers comme du roman en général. On ne sait au juste ce qui en fait le charme, mais on les lit tout de même. Parfois, en regrettant que le temps qu'on leur consacre soit enlevé à celui qu'on emploierait à relire Proust ou Tolstoï.

Aurais-je lu *Bird*, de Marc Villard, si son auteur avait choisi de le baptiser autrement? Peu probable. *Bird*, c'est le surnom de Charlie Parker. Comme chacun sait. D'où une curiosité.

L'action se déroule dans le milieu parisien des clochards. Le héros a été musicien de jazz, il est maintenant clodo. Quand il en a la force, il joue dans le métro. Un jour, il assiste à un meurtre commis par des ados qui s'amuse à terroriser les sans-abri. Entrant en possession du téléphone portable à multiples fonctions qui a permis au jeune salaud de filmer l'attentat, il est poursuivi par un policier véreux chargé par le père de l'ado, politicien en campagne, de récupérer à tout prix le document incriminant. Il y a aussi que Bird est le géniteur de Cécile, secouriste au SAMU social, et que celle-ci s'est donné pour mission de retrouver coûte que coûte son papa absent. Il en résulte, avec quelques difficultés de lecture dues à l'argot, un

roman policier, certes, mais surtout un plaidoyer social.

Gilbert Keith Chesterton, romancier anglais (1874-1936), a été en son temps un romancier très à la mode. Si on le lit en ce temps, c'est surtout à cause de ses romans policiers. Il a créé un personnage, le père Brown, prêtre catholique à la perspicacité légendaire. Chesterton s'était converti au catholicisme, ce qui explique probablement le choix de ce héros.

On a réuni chez Omnibus les cinq recueils qui constituent l'intégralité des enquêtes du père Brown. Dans *Le Plaidoyer pour le roman policier*, qu'on a ajouté aux textes de fiction, Chesterton écrit: «Non seulement le genre policier possède une dimension artistique parfaitement fondée, mais il offre certains avantages authentiques et bien précis en tant que chambre d'écho de la rue.»

Il ne faudrait pas croire toutefois que l'auteur anglais débuse les travers de la société anglaise à la façon du roman dont je parle d'entrée. Le style de Marc Villard est nu, très direct, va droit au but. Il est clair qu'on est en plein cauchemar.

Rien de semblable chez le Chesterton des enquêtes du Père Brown. Pour commencer,



GILLES ARCHAMBAULT

Chesterton est un ironiste de haut vol. Il décrit avec force détails une atmosphère, y insère une intrigue dont la solution fournie par le père Brown découle toujours d'un raisonnement imparable. La plupart du temps, l'ecclésiastique n'apparaît qu'en fin de course. L'auteur n'en a pas parlé, à peine l'a-t-il mentionné. Et le fin mot du mystère découle invariablement de l'observation.

«Pour ce qui est de l'évocation de la sauvagerie manifeste de la grande cité, le roman policier est manifestement son Iliade. Personne n'aura manqué de remarquer que le héros, ou le détective, traverse Londres avec quelque chose de la solitude et de la liberté d'un prince de conte de fées...»

Cet extrait du toujours même plaidoyer, tout éclairant qu'il est, ne s'adresse qu'aux néophytes. Les autres ont déjà fait leur miel de ces nouvelles dans lesquelles le prêtre irlandais à l'allure lourdaude mais au cerveau si opérant apparaît vite comme l'illustration même de la sympathie. D'autant que Chesterton sait décrire une situation, se livrer à une crique sociale en multipliant les traits les plus fins et les plus acérés.

A dose raisonnable, c'est-à-dire en ne se croyant pas tenu de les lire toutes d'affilée, des nouvelles pour le moins réjouissantes.

Collaborateur du Devoir

VIENT DE PARAÎTRE

Dossier

Pourquoi revisiter Vatican II?

NUMÉRO 730 • FÉVRIER 2009

Cinquante ans après la convocation du Concile par Jean XXIII, qui a surpris tout le monde, que reste-t-il de cette vaste «mise à jour» de l'Église catholique? Qu'est-ce qui l'avait préparée? Quel a été son impact au Québec et ailleurs? Comment a-t-elle donné une place inédite aux laïcs et ouvert la voie à un nouveau dialogue avec les non-croyants? Et aujourd'hui, au moment où les courants conservateurs semblent dominer l'Église, comment réactiver ce précieux héritage?

Ont participé à ce dossier: Lise Baroni Dansereau, Gregory Baum, Ivone Gebara, Guy Paiement, Jean-Claude Ravet, Gilles Routhier et Marco Veilleux.

Artiste invitée: **Stéphanie Béliveau**

Aussi dans ce numéro: entrevue exclusive avec Louise Arbour

Pour consulter le sommaire détaillé: www.revuereactions.qc.ca

Relations

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 35 \$ Deux ans: 65 \$
À l'étranger (un an): 55 \$
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)

Par téléphone: (514) 387-2541 p.226
Par courriel: relations@cfj.qc.ca
Par la poste: *Relations*
25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Montant total: _____ \$

Je paie par chèque (à l'ordre de *Relations*) ou par Visa

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

Félicitations à nos auteurs!

6 prix pour les Éditions de l'Homme!

Gourmand World Cookbook Awards 2008

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une compagnie de Quebecor Media
www.edhomme.com

LE GUIDE DU VIN 2009

Michel Phaneuf et Nadia Fournier

Meilleur guide des vins au Canada en langue française

LES RECETTES PRÉFÉRÉES DE MA FAMILLE

Claudette Taillefer

Meilleur livre de recettes faciles à réaliser au Canada en langue française

GIBIER À POIL ET À PLUME

Jean Paul Grappe et Pierre Beauchemin

Meilleures photographies dans un livre de recettes au Canada en langue française et Meilleur livre de recettes présentant une thématique unique au Canada en langue française

BISTRO

Jean-François Plante

Meilleur livre d'un chef cuisinier au Canada en langue française

PLEIN DE SANDWICHES D'ICI

La Fédération des producteurs de lait du Québec

Meilleur livre de cuisine régionale au Canada en langue française

LIVRES

Une femme sous emprise

GUYLAINE MASSOUTRE

Très beau cinquième roman que ce récit à la première personne, *L'Excuse*, de Julie Wolkenstein, née en 1968, professeure à l'Université de Caen. L'histoire se situe à Martha's Vineyard, où l'héroïne, qui a hérité d'une riche maison, découvre des photographies anciennes de sa famille, des cassettes et un manuscrit. Elle déballe ce trésor, en prenant son temps, en réfléchissant dans cet environnement propice à la méditation et à l'introspection rêveuse.

Un récit onirique, fortement dirigé par sa vie psychique, met en branle le discours sentimental, méticuleux en apparence, rythmé par les sensations du climat et du paysage. Il entraîne le lecteur dans une vaste construction mémorielle, sise au présent et à l'imparfait, sans évincer le futur.

Le temps repensé, on le sait, n'a rien de linéaire. Entre tris conscients, hypothèses, retours explicatifs, allusions, supputations et autres conjectures, un registre géographiquement étalé sur deux continents, entre la France et les États-Unis, mêle intelligemment les vérités micropsychiques et les oublis entre membres d'une famille disjointe.

Décortiquer le monde

Au cœur, la narratrice, accrochée à son écriture, est tentée par l'expérience de s'abandonner aux synergies de la mémoire. Rebutée par l'ambition d'y souscrire, elle avance par touches, qui prennent la forme des images, déblayant l'absence et les signes. Des coïncidences lui font des clins d'œil, du moins se le dit-elle en doutant de tout. Elle les investit sous nos yeux.

L'écriture demeure claire et concrète, sans effet littéraire recherché apparent

C'est précisément la modestie souple et intérieure, si réussie, dans le ton feutré et intime du livre, qui le baigne de grâce. On y côtoie une personne sensible et prompte à livrer ce journal, entre les *home movies* et *Le Temps de l'innocence* d'Edith Wharton.

Assez rapidement, la narratrice, Lise, âgée de vingt-trois ans, est entraînée dans le manuscrit de Nick, son cousin, qui l'incite à lire, entre autres, *Portrait of a Lady*, d'Henry James, dont il s'est servi pour évoquer sa mère, sujet de ces pages. Jane Austen croise le modèle.

Lise veut désormais égaler son cousin et cette femme, dont elle a des souvenirs distincts mais vagues, enfantins. Elle entre dans une émulation toute faite par elle-même. Elle bute sur ses propres visées, se confronte à elle-même, croyant rejoindre ce qui l'entoure. Elle se cale dans la peau des autres comme dans les fauteuils, si confortablement assortis à l'espace.

Fondu enchaîné

Deux livres entrent alors en concurrence. Wolkenstein joue de l'orgue, sans jamais nous perdre dans chaque délire, car c'en sont deux, dominés par le goût de la fiction. Comme le vécutrent les deux frères James, Henry et James; Alice James, leur sœur, tenait elle-même un journal.

L'écriture demeure claire et concrète, sans effet littéraire recherché apparent, sans formule ni phrase qui tranche. L'impression explicative — d'où le titre, car il y a bien justification qui s'ignore, culpabilité secrète — fait tache d'huile, dans les commentaires littéraires, la narration du jour, les remarques linguistiques et bilingues, la quête langagière, mémorielle.

Et soudain, le roman bascule: «*Là il charrie. J'arrête. Même s'il a toujours exactement pénétré mes pensées, ça va trop loin. Je ne joue plus.*» C'est à peu près la seule phrase isolable. Révolte prévisible après l'expérience des doubles visés. Une deuxième partie, au double sens du jeu et du livre, commence.

La suite offre plus de contorsions mentales. Les cultures s'affrontent, les âges, les mots, les pensées dans un seul espace fusionné. Lise s'attaque aux stéréotypes, boit un peu trop, combat son double. Son désir de mémoire est-il manipulé par le texte antérieur de son cousin? Quelle est cette histoire de famille? Va-t-elle se faire avoir? Flouée, sans certitude palpable, mais grevée de ressentiment, elle cherche sa prise.

Familles littéraires

On est au cœur du principe littéraire, qui déréalise le monde et le complexifie selon les lois de l'humain. Fille de l'académicien Bertrand Poirot-Delpech, elle traite le «déjà vu». Qu'on pense à Nathalie Reims, à Anne Viazowski, à Florence Delay, à Suzanne Lilar, à Marie Nimier, et toute la différence explose: Wolkenstein métamorphose les données personnelles en échos de lecture.

L'Excuse est le nom d'une carte essentielle au tarot, une clé. Elle vaut toutes les autres cartes, qui ont une valeur, un chiffre, un symbole. Elle permet le retrait et le jeu en même temps, marque la conscience, prête à fondre sur son objet. Je ne vous dévoilerai pas le dernier stratagème de Wolkenstein. Il faut lire pour jouer et voir abattre les cartes de ses protagonistes, comment Julie retournera cette impression d'impasse dans laquelle elle s'est jetée.

C'est un excellent jeu, situé dans un avenir proche, trompe-l'œil mélancolique qui fait la preuve habile, comme l'a écrit Henry James, qu'à même le piège on construit toujours son destin.

Collaboratrice du Devoir

L'EXCUSE

Julie Wolkenstein
P.O.L.
Paris, 2008, 345 pages

LETTRES FRANCOPHONES

Les illusions de la littérature-monde

LISE GAUVIN

Vous chercheriez en vain le Flurkistan dans un atlas géographique ou dans quelque guide touristique. Le Flurkistan est un pays fictif, né de l'imagination de Philippe de Toledo, qui en fait le lieu symbolique de la littérature. Un lieu qui emprunte tout autant au monde des livres qu'à celui d'un imaginaire du lointain. Car le Flurkistan est une réminiscence du Farghestan de Julien Gracq dans *Le Rivage des Syrtes*.

L'ouvrage se présente comme un contre-manifeste, son auteur s'attachant à démonter les unes après les autres les affirmations contenues dans le manifeste publié dans *Le Monde* du 16 mars 2007 et intitulé «*Pour une littérature-monde en français*».

Le manifeste du *Monde*, que Camille de Toledo décrit comme «*l'offensive des géants*», puisqu'il réunit les signatures les plus prestigieuses de la littérature française, doit être interrogé de plus près: il s'appuie en effet sur une idéologie du réel, et de la littérature, pour le moins simpliste. En opposant le centre et la périphérie, les écrivains voyageurs aux sédentaires, la «*poussière des routes*» au regard tourné vers soi, les signataires feraient preuve d'une grande naïveté. Mais les manifestes, rappelle à juste titre l'auteur, sont d'abord des objets de volonté et de pouvoir. Il s'agit de fonder une «*histoire officielle*» de la littérature dont l'essence serait: «*le lent déclin du roman français épuisé par les idéologues des années 70 et le sursaut magnifique de quelques dissidents rejoints par les cultures du monde*». On aura réussi tout au plus à remplacer une idéologie par une autre, celle d'un retour au «réel» dont la littérature se serait écartée, enfermée dans son formalisme et obsédée par le soupçon et le doute.

Le polémiste reproche aux signataires de perpétuer une représentation archaïque du voyage, car aujourd'hui «*le voyage n'est plus ce qu'il était et les voies d'accès au monde se sont multipliées*». Pourquoi alors inscrire l'intériorité d'un côté et les chemins de l'autre? *Le Livre des fuites* de Jean-Marie G. Le Clézio serait le meilleur exemple de cette dichotomie factice, car il met en scène des identités en suspension engagées dans l'aventure d'un parcours immobile. Et l'auteur de se demander de quelle «*étrange boîte*» serait sorti ce «*frisson du dehors*» que réclament les écrivains-voyageurs. Peut-on vraiment parler d'un dehors, voire d'un «*ailleurs*» dans ce monde post-exotique où «*tout se déterritorialise et devient importable, exportable, reproductible et duplicable*»? Existe-t-il d'autres ailleurs que celui du Farghestan de Gracq, soit comme «*rêve, désir et menace*»? Existe-t-il vraiment d'autres voyages qu'intérieurs?

Le centre est partout

Les auteurs du manifeste affirment que le centre est désor-



Camille de Toledo

PIERRE-FRANCK COLOMBIER AGENCE FRANCE-PRESSE

mais partout, aux quatre coins de la planète. Or il est caricatural, selon Camille de Toledo, de dresser la périphérie contre le centre comme il est inutile de choisir entre «*le devenir créole de l'identité et le vertige de sa perte*». Et l'auteur d'ajouter «*qu'il n'y a pas à choisir, il n'y a qu'à osciller*». Il faudrait encore, pour que cette pluralité de centres puisse vraiment exister, que le système de reconnaissance de langue française accueille, «*à égalité de chances, les livres écrits ici et ailleurs*». Le modèle anglo-saxon repose sur un système éditorial décentré, réparti sur plusieurs continents. Tel n'est pas le cas de la production littéraire de langue française, coïncée dans son centralisme parisien: car «*à aucun moment, les signataires ne sortent du système de reconnaissance qu'ils critiquent. Plus ils le dénoncent, plus ils lui donnent de l'importance*». Comment en effet comprendre autrement la référence aux prix littéraires parisiens de la rentrée 2007, attribués à des auteurs «*venus d'ailleurs*» mais tous publiés par de grandes maisons parisiennes? Est-ce vraiment l'indice d'une pluralité de centres? On aurait aimé en lire davantage sur ce sujet.

Au sujet de la langue, l'auteur insiste pour dire que, plutôt que de polariser la scène littéraire, et de voir dans la créolisation un phénomène entièrement nouveau, il faudrait chercher dans l'histoire, voire dans la «*fabrique*» (sic) de la langue, les raisons de sa déterritorialisation,

de sa dénationalisation. Et de rappeler le travail accompli dans ce sens par les Rabelais, Bellay et autres. Il s'agit là d'un propos que je ne peux que saluer au passage, y reconnaissant des thèmes et des termes familiers.

On pourrait longuement épiloguer à propos des contradictions du manifeste. La démonstration de Camille de Toledo est convaincante bien que, dans son désir de déconstruire les oppositions manichéennes du texte, il oublie de parler de celle, fondamentale, qui consiste à associer le concept de «*littérature-monde*» à une langue, aussi glorieuse soit-elle, et omet de décrire, sinon de façon allusive, les conditions particulières d'exercice de la littérature dans le monde francophone. Malgré la pertinence des arguments énoncés, on ne peut s'empêcher de noter un certain agacement chez l'auteur devant la place occupée par les écrivains dits «*périphériques*». Quoi qu'il en dise, son point de vue, comme celui des signataires du manifeste qu'il dénonce, reste d'abord franco-français. La francophonie littéraire n'a pas dit son dernier mot. Il appartient maintenant à ses écrivains de se faire entendre.

Collaboratrice du Devoir

VISITER LE FLURKISTAN OU LES ILLUSIONS DE LA LITTÉRATURE-MONDE

Camille de Toledo
PUF
Paris, 2008, 109 pages

POÉSIE

Les mots aimés de Bahman Sadighi et de René Lapierre

HUGUES CORRIVEAU

Né à Téhéran en 1960, Bahman Sadighi fut finaliste au prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec pour ses *Semences syllabes* (2004). Cette fois, le pronom «tu» est pris à partie dans *Partages de tu*, telle une entité vivante. Le livre est magnifique d'énergie rythmique cumulative, utilisant l'énumération et une homophonie discrète qui chante dans les syllabes et les voyelles. On croirait assister à la rencontre improbable entre Gilles Cyr et Jacques Prévert. Le mot est aimé pour ce qu'il est, bulle de sens qui danse et qui saute.

En fait, il s'agit d'un long cri qui va vers l'autre absent, tendu par l'attrait qu'il suscite, mais qui résiste. Et constamment, il faut se méfier de ton allègre de ces poèmes qui cachent bien leur souffrance. C'est peut-être bien dans cette subtile concentration du ton que le recueil est le plus fort.

«*Naissent quatre choses / des langues // lui toi nous moi // toi la musique / moi l'écriture / lui le sable / nous // la corde / la nuque*»: et quand les poèmes se mettent à jouer d'un instrument, on n'est pas loin d'un pas chorégraphié, malgré la mort qui se cache et qui étreint, l'artiste bien prêt de se perdre au détour. Alors, «*le vers est un fleuve farouche*», de ceux qui charrient leur part de bouleversement, allant droit vers «*le requiem // dialogue de pierre / dialogue de nuit / dialogue de sans / dialogue de rose // la musique du vent / la danse du doigt du dé du mot*». Il y aurait tant à citer pour donner le

goût de ce plaisir constant qui nous entraîne vers la joie et la mélancolie, vers la paix et la fulgurance! Il nous suffira peut-être d'insister sur la qualité de cette œuvre et de souhaiter qu'elle soit ouverte en de très nombreux lieux. Et quand le poète dit, à la toute fin: «*je suis là // n'ait pas peur / écris // j'assume tout // pauvre toi*», on a le goût de se laisser porter par notre lecture, au creux même de notre pauvreté de lecteur.

Itinérance

Parler d'un recueil de René Lapierre est toujours risqué puisque c'est très savant et d'une si forte culture qu'on craint de n'en rendre compte que trop partiellement, mais c'est beau et d'une très grande richesse. «*Un poème est aimant dans ce qu'il a d'impitoyable. // Il est le plus aimant où il s'oublie le plus*», nous dit René Lapierre dans son *Traité de physique*. Cette formule belle et ambiguë présente bien ce travail qui hésite entre le récit assez conventionnel et le poème en prose ou en vers libres. Comme dans *L'Eau de Kiev* d'ailleurs, mais avec une constance plus grande. Le résultat est captivant et convie les domaines scientifique et poétique, les gestes concrets et le questionnement qui en découle, alors qu'on voyage avec des personnages de référence, comme ce Libhaber, qui fut réellement membre de l'Académie des sciences, ou ce Landau, né en Azerbaïdjan.

Ainsi, le lecteur se voit interpellé par deux tons diamétralement opposés. D'une part, nous lisons: «*Tachka souriait, l'air absent. Elle*

souriait au beurrier de cristal: un pétale de beurre doux, vingt-deux calories. Ses mains étaient fines, ses bras parfumés. Joshua déposa le pétale sur une bouchée de pain chaud, il mollit lentement.» Et à la page suivante, cette très belle strophe: «*Nous voudrions toucher / d'autres mains, des lèvres / qui prononceraient notre nom / et d'autres noms encore / incompréhensiblement beaux.*»

Mais quelle que soit l'approche, il est ici question de beauté et de tendresse. Les récits s'accumulent pour se perdre dans le poétique, pour y mener fatalement. Cette translation donne à ce recueil son battement de cœur. On s'étonnera bien un peu du prosaïsme de certains textes, mais confrontés tout à coup au poème, nous nous laissons porter en cette Russie lointaine ou aux États-Unis, pays à la fois des étrangetés froides et des images familières. Ce *Traité de physique* parle en effet du réel et de la langue, de l'actualité de la langue quand elle narre et poétise. Les lois de la physique soulèvent le sens à travers ses feuilles, pour mieux comprendre ce qui nous attire entre les nombres et les mots afin d'en saisir les règles.

Collaborateur du Devoir

PARTAGES DE TU

Bahman Sadighi
Éditions du Noroît
Montréal, 2008, 136 pages

TRAITÉ DE PHYSIQUE

René Lapierre
Les Herbes rouges
Montréal, 2008, 150 pages

EN BREF

Je me souviens de Gargouille

Même les héros finissent par prendre un coup de vieux. Le célèbre personnage de bande dessinée Gargouille, sorti tout droit de l'imagination de Tristan Demers, a aujourd'hui 25 ans. Et pour souligner l'événement, les Éditions

Boomerang ont décidé de retracer le parcours atypique de ce drôle d'oiseau en écrivant un 10^e chapitre de ses aventures, sur le mode de la rétrospective. Intitulé *Gargouille, 25 ans et toutes ses dents*, l'objet comique revient donc sur les traces de ce personnage, créé en 1983 par un p'tit gars de 11 ans, et qui a marqué toute une génération de lecteurs

— et de lectrices —, mais aussi des emballages de popsicles. On y parle bien sûr de *Gargouille magazine*, de son incursion au petit écran, de son voyage à Paris, et ce, toujours avec ces fidèles compagnons Zig Zag, Fouineux et Rita, dont le classicisme, tout comme celui de Gargouille, n'a pas pris une ride en un quart de siècle. — *Le Devoir*

La souffrance chez Paul de Tarse et Simone Weil avec Daniel Cadrin, op

Mercredi 21 janvier 19 h 30

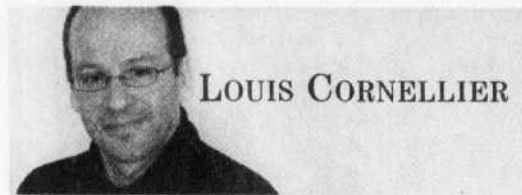
Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$
Avec le soutien de la Sodéc SODEC Québec

St-Paul Ravennin (Chapelle St-André)

Simone Weil (1909-1943)

ESSAIS

Le Canadien nous rend-il dévots ?



LOUIS CORNELLIER

Un soir de décembre dernier, regardant *L'Antichambre* de RDS après avoir lu, le matin, les pages sportives des journaux, je me suis fait la réflexion que tout cela était plutôt décevant. J'ai beau être un fan du Canadien, n'y a-t-il pas une limite? Tant d'heures consacrées à cela, au lieu de traiter d'enjeux sociaux, de politique, de philosophie, de littérature ou de religion? Parmi tous ceux qui vouent un culte au CH en lui consacrant des heures de leur vie, combien accepteraient d'en faire autant pour d'autres réalités?

Aussi, je n'ai pas été surpris d'apprendre, quelques jours plus tard, que deux théologiens, par ailleurs grands sportifs devant l'Éternel, préparaient un livre dans lequel ils allaient se demander si le Canadien de Montréal n'est pas devenu une religion. Quand un phénomène suscite un tel engouement soutenu, la question, en effet, se pose, même si elle peut sembler déplacée au premier abord.

Codirecteur de *La Religion du Canadien de Montréal*, le théologien Olivier Bauer est un des premiers à se mouiller, non sans un certain humour. Même s'il lui manque, écrit-il, «une référence explicite et assumée à une Transcendance, à un Dieu», le Canadien «présente bien des aspects d'une religion, peut-être dans la valeur que certains lui attribuent, mais surtout dans les comportements qu'il génère».

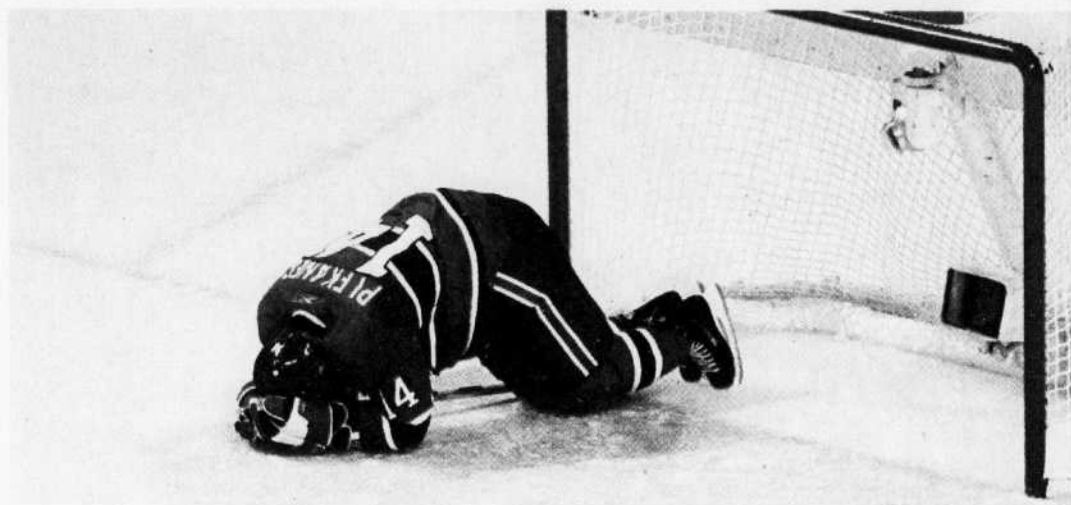
Bauer sait bien que cette mise en relation du sport et de la religion en surprendra quelques-uns. C'est la raison pour laquelle il démontre d'abord que sa démarche s'inscrit dans une tradition. Saint Paul, rappelle-t-il, n'a pas hésité à faire une analogie entre les croyants et les sportifs. «Moi donc, écrivait-il, je cours ainsi: je ne vais pas à l'aveuglette; et je boxe ainsi: je ne frappe pas dans le vide.» De même, des historiens, des ethnologues et des théologiens ont aussi suggéré des liens, parfois pour finir par les réfuter, entre le baseball, le soccer, le hockey et la religion.

Qu'en est-il, alors, du Canadien? Tout dépend de la définition de la religion qu'on retient. Bauer en propose quelques-unes (instituée, populaire, implicite, civile et quasi-religion) et tente d'évaluer si elles s'appliquent au Canadien comme phénomène. Il obtient ses résultats les plus probants avec les notions de religion implicite et de quasi-religion. Définie par le Britannique Bailey, la première se caractérise par un engagement, son rôle de «foyer intégrant» (elle unifie les dimensions de l'existence) et ses effets extensifs (elle affecte l'ensemble de l'existence). Pour certains fans finis, le Canadien joue en effet ce rôle. Par chance, pourrait-on ajouter, ces dévots sont tout de même rares.

Attribuable au théologien Paul Tillich, la notion de quasi-religion définit certaines idéologies politiques (libéralisme, communisme, fascisme) qui font office de «religions séculières, qui ne se réfèrent pas à un principe ou à un être transcendant, mais qui proposent une réponse à la question du sens de l'existence». Est-ce le cas du Canadien? Si la réponse était affirmative — le CH comme sens de la vie! — il faudrait s'inquiéter de l'état moral des Québécois.

Bauer ne va pas aussi loin, mais il suggère néanmoins que le club de hockey «promeut des valeurs dont certains se servent pour construire leur vie». Lesquelles? Le travail en équipe, la nécessité de se surpasser, une sélection impitoyable, une rétribution selon le mérite, la soumission aux lois du marché et la légitimation de la violence. Ce désolat darwinisme social, qui a bel et bien la cote dans certains milieux au Québec — mais que Bauer se garde bien d'entériner — mérite-t-il d'être considéré comme une religion? Ce serait là un bien triste culte.

L'analyse de Bauer, au fond, vaut surtout à titre de solide introduction aux sciences religieuses appliquées. Ce qu'elle dit du Canadien, dans ce contexte, intéresse et divertit, mais ne convainc pas. Elle ne parvient jamais à donner tort au cinéaste Bernard Émond — résumé et cité par Bauer dans ces pages — qui notait, en 1973, «qu'utiliser un discours religieux pour en parler, c'est arracher le hockey à sa dimension sociale, à son statut réel d'industrie, pour en faire un produit symbolique, un "merveilleux monde du sport", anhistorique, innocent, lieu d'utopies humanistes». Émond a ajouté, au sujet de la fonction idéologique du



SHAUN BEST REUTERS

Le travail en équipe, la nécessité de se surpasser, une sélection impitoyable, une rétribution selon le mérite, la soumission aux lois du marché et la légitimation de la violence sont des valeurs véhiculées par le Canadien dont certains se servent pour construire leur vie

hockey comme religion, qu'«en reportant les racines de la signification hors du social, [il] sanctionne un monde dépolitisé, anhistorique».

Quand le théologien Alain Pronkin affirme que la Fondation des Canadiens de Montréal, en répondant à l'appel des grandes religions par son aide aux plus démunis, permet à ses bénévoles «d'atteindre le divin» et de devenir «de meilleures personnes», il se laisse aller à une hallucinante enflure verbale. On veut bien que cette Fondation, comme à peu près toutes les autres, ait son mérite, mais en traiter sur ce ton emphatique, en négligeant l'arrière-fond sauvagement commercial de cette entreprise et le mépris de la justice que cache trop souvent cette industrie de la charité, relève de l'aveuglement.

L'autre codirecteur de cet ouvrage, le prêtre et éducateur physique Jean-Marc Barreau, blague-t-il quand, dans un essai extravagant dont on peine à suivre la logique, il fait appel au leadership prophétique de Bob Gainey afin d'humaniser la religion sportive? On le souhaite.

Denise Couture, en «commentaire d'après-match», regrette que les femmes n'aient pas assez

part à l'univers du hockey, qui devrait leur appartenir à elles aussi. André-A. Lafrance, en évoquant avec une belle nostalgie le lien affectif que le Canadien lui a permis d'établir avec son père et, aujourd'hui, avec son fils, fait dans une saine mesure.

Ce thème de la nostalgie est probablement la véritable clé de compréhension de tout ce phénomène. En sacralisant Maurice Richard au moment de sa mort en 2000, les fidèles, comme l'explique Benoît Melançon, ne communiaient pas tant à la religion du CH qu'ils disaient qu'«il fut un temps heureux où l'on pouvait croire en plus grand que soi. Dorénavant, les idoles sont bien trop souvent terrestres. On paraît le regretter». Voilà. Tout simplement.

louisco@sympatico.ca

LA RELIGION DU CANADIEN DE MONTRÉAL

Sous la direction d'Olivier Bauer et Jean-Marc Barreau
Fides
Montréal, 2009, 192 pages

Tout l'art

PAUL CAUCHON

C'est ce qu'on appelle un pavé, un vrai. Le livre est énorme et pèse une tonne. Et son projet rédactionnel est d'une grande ampleur: tracer une véritable histoire de l'art sur 30 000 ans, à l'aide de 1000 chefs-d'œuvre provenant de partout sur le globe, et de toutes les cultures.

Vaste programme, très représentatif de cette obsession bien contemporaine du catalogue, ou du «best of».

La grande force de cet ouvrage, c'est vraiment de mettre en relation les œuvres de différentes cultures aux mêmes époques, dans une perspective différente de l'histoire dominée par l'art occidental

Le pavé commence avec la plus ancienne statue découverte, un homme à tête de lion, en ivoire de mammoth, statue découverte en Allemagne et qui remonte à 28 000 avant J.-C.

Les œuvres retenues sont ensuite présentées par ordre chronologique. Chaque œuvre est photographiée pleine page, accompagnée d'un petit texte qui la situe dans son contexte historique et culturel.

Le développement des différentes représentations artistiques dès la préhistoire est assez fascinant, et nous donne

à voir une sensibilité étonnante chez les hommes de cette époque. Mais la grande force de cet ouvrage, c'est vraiment de mettre en relation les œuvres de différentes cultures aux mêmes époques, dans une perspective différente de l'histoire dominée par l'art occidental.

Au VIII^e siècle, par exemple, en plein Moyen Âge européen, l'ouvrage donne à voir de magnifiques œuvres créées dans la civilisation maya ou au Japon de l'époque Nara. Ce même choc des cultures, qu'on retrouve partout dans l'ouvrage, se poursuit à l'époque contemporaine. Dans les années 60, par exemple, à côté de pièces incontournables de Warhol ou d'Oldenburg, l'ouvrage choisit de proposer un exemple typique du réalisme socialiste chinois, ou une magnifique œuvre du Nigeria.

Cette ouverture aux autres cultures est forte, mais l'ouvrage n'explique pas vraiment les liens qui pouvaient se développer entre les créateurs de différentes cultures. Je ne suis pas un spécialiste, mais pour une véritable histoire de l'art il me semble qu'il faut encore se référer aux travaux d'Ernst Gombrich, qui a écrit une célèbre histoire de l'art,

sans cesse rééditée et améliorée de 1950 aux années 90, qui montrait comment les artistes pouvaient s'influencer d'un pays à l'autre (par exemple, les liens entre artistes italiens et flamands lors de la Renaissance).

Autre remarque. L'ouvrage est magnifique, mais il soulève la question de la hiérarchie entre les œuvres. Et surtout, on comprend mal à partir de quels critères réels les 1000 œuvres ont été retenues. On pourrait supposer qu'elles l'ont été à cause de leur pertinence ou de leur influence dans le monde. Si c'est le cas, on ignore pourquoi, chez De Vinci par exemple, on a retenu le portrait de Ginevra de Benci plutôt que *La Dernière Cène* ou *La Joconde*. Dans le cas de Michel-Ange, on n'a pas retenu *La Piété* ou le *David*. Pour Van Gogh, on a choisi le portrait du surveillant Trabuc, qui ne me semble pas être l'œuvre la plus marquante de l'artiste. À partir des années 70 et 80, on laisse beaucoup de place au *land art* et aux installations, mais il n'y a rien sur Basquiat ou Keith Haring. Bref, un très bel ouvrage qui laisse perplexe.

Le Devoir

30 000 ANS D'ART
Phaidon,
Paris, 2008, 1065 pages

Champlain et la Nouvelle-France festive

MICHEL LAPIERRE

À l'occasion des 400 ans de Québec, on a écrit sur Champlain l'explorateur, le cartographe, le colonisateur, le partisan de la tolérance dans une société française où catholiques et protestants rivalisaient entre eux. Mais n'a-t-on pas négligé sa participation aussi bonhomme que résolue au sens de la fête, presque à l'exemple de ces Montagnais qui «vont, après leur mort, trois fois l'an faire un festin, chantant et dansant sur leur fosse?»

C'est pourtant le fondateur de la Nouvelle-France lui-même qui mentionne cette croyance, avec une discrète sympathie, dans ses *Voyages* (1613), que l'érudite française Eric Thierry a publiés en langue moderne pour en rendre enfin accessibles la fraîcheur et l'originalité. Savamment présentée et annotée par le spécialiste de la colonisation de l'Amérique du Nord sous Henri IV et Louis XIII, la nouvelle édition des récits de Champlain s'intitule *Les Fondations de l'Acadie et de Québec (1604-1611)*.

La nécessité réciproque d'une alliance entre les Français et un groupe de nations autochtones — en particulier les Montagnais, les Algonquins, les Hurons — pour lutter contre l'hégémonie iroquoise donne lieu à un échange culturel prononcé. Après la fondation de Québec en 1608, cet échange se manifeste lorsque les Européens emmènent en France un Amérindien, à titre d'invité d'honneur, et que les autochtones gardent chez eux le Français qu'on leur a confié.

De retour au Canada, Champlain décrit l'expérience de ce dernier: «Je vis mon garçon qui vint habillé à la sauvage, qui se loua du bon traitement des Sauvages, selon leur pays, et me fit entendre tout ce qu'il avait vu en son hivernement et ce qu'il avait appris desdits Sauvages.» À lire le colonisateur, on a l'impression que la rigueur climatique du pays, le scorbut et la guerre contre les Iroquois ne sont que les inconvénients inévitables d'un grand jeu.

Anthropologue avant la lettre, Champlain raconte comment les femmes «toutes nues» de ses alliés amérindiens plongent dans l'eau pour rapporter des canots les têtes arrachées des ennemis et en montrer une, «bien précieuse», au roi de France. En fondant, l'hiver 1606-1607, pour ses compagnons français, l'ordre de Bon Temps, groupe fraternel et carnavalesque où régnaient la ripaille et l'hilarité, il annonçait des outrances, parfois terrifiantes, que Rabelais n'aurait pas reniées.

Dans son remarquable guide *Québec, capitale de la Nouvelle-France (1608-1760)*, l'historienne québécoise Raymonde Litalien insiste sur l'aspect festif que, dès 1603, à Tadoussac, Champlain intègre à l'alliance franco-amérindienne qui rendra possible l'édification de la Nouvelle-France.

Par le calumet de paix, les palabres, l'éloquence, l'apparat, les présents, le chant et la danse, les autochtones ont initié les Français à un rituel qui favorise l'osmose — le mot n'est pas trop fort — de deux cultures si distinctes. Les formes verbales propres aux usages immémoriaux de l'Amérique s'imposent. L'historienne

signale que «même les traités adoptent ce langage imagé».

C'est dans l'art de la guerre que l'osmose se manifeste le plus. Dans leur lutte contre les Britanniques, les Canadiens, ces Français nés en Nouvelle-France, choisissent la guérilla chère aux Amérindiens. Pour illustrer la tactique, Raymonde Litalien se réfère au récit que fait Charlevoix (1682-1761) du raid de Phips, militaire de la Nouvelle-Angleterre, contre Québec en 1690.

«Les Canadiens voltigeaient de rocher en rocher tout autour des Anglais, qui n'osaient se séparer...», relate l'historien. Ceux-ci «prenaient, poursuit-il, les Canadiens pour des Sauvages, et on les entendit dire en se retirant qu'il y avait des Indiens derrière tous les arbres».

La preuve la plus éclatante de l'osmose festive entre autochtones et Canadiens, c'est paradoxalement cette observation des Anglo-Saxons, les pires ennemis de l'alliance franco-amérindienne, qui nous la livre. N'appelleront-ils pas «French and Indian War» la guerre sans merci qu'ils meneront pour sceller le destin de l'Amérique du Nord?

Collaborateur du Devoir

LES FONDATIONS DE L'ACADIE ET DE QUÉBEC
Samuel de Champlain
Septentrion
Québec, 2008, 294 pages

QUÉBEC, CAPITALE DE LA NOUVELLE-FRANCE
Raymonde Litalien
Les Belles Lettres
Paris, 2008, 240 pages

Histoire des grandes expéditions

PAUL CAUCHON

Comment un livre peut-il rivaliser avec le multimédia et Internet? National Geographic tente de relever le défi en produisant un magnifique objet, un coffret consacré à l'histoire des grandes expéditions.

Si le sujet n'est pas nouveau, ici c'est le traitement qui fait sensation.

Cette histoire des explorations prend la forme d'un grand volume inséré dans un boîtier. Sur chaque double page du livre une grande expédition est racontée: Christophe Colomb, Lewis et Clark, l'exploration scientifique de l'Amérique latine, la recherche des sources du Nil, et ainsi de suite.

La mise en page est très dynamique, comme si l'on vou-

lait recréer le principe des hyperliens: textes courts, encarts, profusion de petits illustrations et de photos, et ainsi de suite.

Mais ce n'est pas tout. L'éditeur a également inséré dans le livre de petites pochettes qui contiennent des reproductions de documents rares et anciens: par exemple, aquarelles des explorateurs, journaux de bord ou cartes anciennes.

Prière de coloniser


Aussi, dans la pochette du chapitre consacré aux Français en Amérique du Nord, on retrouve la reproduction complète de la lettre de François I^{er} adressée à Jacques Cartier, cinq feuillets écrits des deux côtés, lui enjoignant de coloniser la vallée du Saint-Lau-

rent (honnêtement, l'écriture du roi est plutôt difficile à déchiffrer aujourd'hui...).

Et comme si ce n'était pas assez, cette encyclopédie propose également un cédérom qui regroupe 35 cartes historiques en couleurs, la première remontant à 1285 (avec Jérusalem au centre du monde), la plus récente datant de 1933 (le premier relevé complet d'un désert de l'Arabie saoudite). Un album somptueux.

Le Devoir

LES GRANDES EXPÉDITIONS
Beau Riffenburgh
National Geographic
Environ 80 pages, un cédérom et une trentaine de documents imprimés.




Saint-Ignace de Loyola
(1491-1556)

Symbolique du pèlerinage et exercice du leadership
L'exemple de Saint-Ignace de Loyola

avec Gisèle Turcot, SBC

Lundi 19 janvier 19 h 30



Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$
Avec le soutien de la Sodéc